

C'est l'histoire de Johanna. À dix-sept ans, chacun a déjà une histoire. Les adultes l'oublient souvent.

C'est aussi l'histoire d'Alma, de William et de Jean-Marie. L'histoire d'un été. Les débuts sont vite racontés. Cela a commencé quatre ans plus tôt, un jeudi à treize heures pendant le cours de français dans la troisième classe du lycée de langues vivantes de Vienne.

- Nous avons reçu hier d'une école parisienne une liste de noms et d'adresses d'élèves de toute la France qui, pour apprendre l'allemand, voudraient échanger une correspondance avec des élèves autrichiens. Je déposerai la liste sur le bureau après le cours; ceux qui aiment la correspondance peuvent se choisir une adresse. Mais ne vous disputez pas, il y en a pour tout le monde! Cela ne ferait d'ailleurs pas de mal à certains d'entre vous de faire quelque chose pour améliorer votre français!

Lorsque le professeur Meisel eut quitté la classe, ce fut comme d'habitude; des jacassements et des gloussements pendant que l'on bourrait les sacs de classe pour filer à la maison. Bien que la liste fût sur le bureau, personne n'y prêta attention. Seule Johanna s'était demandée pendant le cours si elle devait commencer une correspondance; elle avait un quatre sur six en français; le professeur Meisel lui avait déjà donné à entendre qu'elle devait prendre des cours de soutien scolaire, mais ces derniers étaient trop chers. Un échange de lettres aurait peut-être son utilité. Johanna gagna le bureau et consulta la liste. Il

y avait là des noms et des adresses sur toute une page, Pierre Dumont, Jean-Paul Durras, Blanche Nevet, Françoise, Nadine, Michel, Jean-Maurice, Jean-Marie, Paris, Lyon, Dijon, Colmar, Boulogne... Aïe!

- Sophie, viens-là et aide-moi.

- Qu'est-ce que tu veux encore? Pourquoi me demander à moi?

- Viens donc!

- Tiens, prends celui-là.

- Lui? Jean-Marie Haneli, Artolsheim? Tu sais, toi, où ça se trouve?

- Non, mais tu demandes à Meisel.

Johanna ne demanda pas à Meisel; elle écrivit une courte lettre en français à Jean-Marie Haneli d'Artolsheim, elle indiqua son âge, sa classe et l'adresse d'Altenberg où elle habitait dans une petite maison avec sa mère et sa petite sœur Karla.

Elle envoya la lettre le jour même.

Johanna vivait avec sa petite famille un peu en dehors de la localité; elles vivaient là-bas seules et modestement. Le père avait eu un accident de voiture mortel quand Karla eut cinq ans et Johanna sept; depuis, la vie à Altenberg était devenue difficile. Longtemps, Johanna n'avait voulu admettre que c'était bien le père qui reposait là-bas, dans le cimetière; elle croyait que le policier qui leur avait apporté la terrible nouvelle au milieu de la nuit s'était trompé, et que le père allait passer par la porte d'un moment à l'autre. Il était allé en voyage d'affaires à l'étranger en temps qu'ingénieur et était rentré de nuit pour être de retour plus vite dans sa famille; il s'était endormi un court instant et s'était écrasé contre le pilier d'un pont sur l'autoroute. Pendant des semaines, Johanna avait couru tous les

soirs sur la route pour dévisager les hommes qui s’y trouvaient ou qui passaient en voiture pour voir si son père ne se trouvait pas parmi eux ; il ne s’y trouvait pas. Puis elle avait rêvé du père qui était revenu ; il avait un regard sérieux et ne disait rien, il allait d’une chambre à l’autre, Johanna le suivait, il regardait autour de lui mais chaque fois que Johanna arrivait dans la chambre où il se trouvait il était déjà parti dans la suivante ; chaque fois il jetait un regard circulaire mais il n’appelait pas Johanna, il ne lui parlait pas, au point de la mettre en colère et de lui faire crier :

- Papa, papa, pourquoi tu ne m’attends pas ?

- Johanna, Johanna, réveille-toi ! Pourquoi cries-tu comme ça ?

- Maman, c’est papa qui s’enfuit tout le temps !

- Non, mon enfant, papa ne s’enfuit pas ; il dort, il ne reviendra pas, mais il dort. Calme-toi et dors aussi !

Elles ne pouvaient surmonter la mort du père ; elles devaient soudain s’adapter ; la maman devait aller travailler, elle trouva une place d’infirmière à l’hôpital local ; elle y travaillait nuit et jour. Elles devaient se serrer les coudes et renoncer à beaucoup de choses. Il n’y avait plus d’excursions le dimanche avec la voiture, plus de randonnées autour du lac de Gosau pendant les vacances, plus de jolies petites robes pour Karla et Johanna ; plus d’Hélène qui faisait le ménage de la maison, qui repassait et entretenait le jardin ; la maman avait dû la congédier. Mais tout cela ne faisait pas autant de peine que les soirées sinistres avant le coucher. C’était encore supportable quand maman était à la maison, elles bavardaient à propos de l’école, faisaient leurs devoirs ensemble et parfois Johanna et Karla avaient le droit de regarder la télévision. Cependant, quand maman était

de service et qu'elle devait partir d'un cœur lourd et laisser les enfants seuls, Johanna était prise d'une angoisse infinie.

Et si maman ne rentrait pas non plus à la maison ?

*Papa, pourquoi n'es-tu plus là, pourquoi je ne peux plus te parler ? Pourquoi ne réponds-tu pas quand je t'appelle ?*

Le silence s'était fait dans la petite maison. Les visites étaient rares, de vieux amis du père, mais ceux-là ne sont plus venus non plus. Une camarade de classe de Johanna venait parfois, alors elles jouaient dans le jardin ; quand maman était là, il y avait du gâteau et du chocolat chaud, mais quand la mère était de service, elles étaient seules et la camarade s'en allait ; c'était plus gai chez les autres copines de l'école, celles-là avaient plus de jouets, des petits vélos et une cabane en bois dans le jardin, et le porche de l'entrée était orné de belles pierres ; il n'était pas déformé par le chiendent comme chez Johanna et sa mère. Johanna et Karla devinrent alors de plus en plus silencieuses et repliées sur elles-mêmes, elles qui avaient été des fillettes gaies et insouciantes.

Johanna n'aurait peut-être pas tant réfléchi à cette correspondance si elle n'avait pas été aussi seule à la maison. Elle avait tout juste treize ans quand elle écrivit sa première lettre à Jean-Marie Haneli.

La réponse vint quatre jours plus tard, une petite enveloppe blanche avec l'adresse écrite en minuscules lettres d'imprimerie quasi illisibles et à l'intérieur une feuille quadrillée arrachée à un cahier d'écolier, des lignes d'écriture sur les deux côtés de la feuille et des mots serrés l'un à côté de l'autre, des mots en allemand :

*« Chère mademoiselle Johanna,*

*Je suis ravi de correspondre avec une jeune fille autrichienne*

*pour me perfectionner dans la langue allemande que j'aime beaucoup. Mon nom est Jean-Marie, mais ma mère m'appelle Jeannot. J'habite chez mes chers parents dans un joli petit village en Alsace. J'ai treize ans et j'ai encore un frère de sept ans et une sœur qui a cinq mois. Le frère s'appelle Bernard et la sœur Christiane. Bernard va à l'école primaire et Christiane est sagement couchée dans son berceau. Pour ma part, je suis au lycée de Sélestat depuis trois ans. Je vais en ville tous les jours de bonne heure avec le bus, les cours commencent à huit heures et se poursuivent jusqu'à midi. Ensuite, je rentre manger à la maison et ça recommence à deux heures jusqu'au soir à cinq heures. En octobre, j'entrerai en quatrième où je passerai mon premier grand examen. Mon père est instituteur dans un village voisin. Altenberg est-il un joli village? J'espère que tu me le décriras dans une prochaine lettre, ainsi que Vienne où tu vas en classe. Je termine ici ma lettre et te rappelle encore mon adresse : Jean-Marie Haneli, 124 rue des Prés, Artolsheim. »*

Johanna s'étonna. Elle s'attendait à recevoir une lettre en français, ou du moins, venant d'un élève français, dans un allemand à l'orthographe hésitante. Et elle était un peu déçue, Jean-Marie Haneli ne lui avait même pas écrit un mot d'amitié. Devait-elle lui répondre? Elle demanderait à Sophie.

Le lendemain, Johanna se joignit au groupe de filles où se trouvait Sophie, pendant la grande récréation après le cours de géographie, quand tous allaient et venaient, riaient et bavardaient. Mais elle ne voulait rien dire devant les autres, elle tira alors Sophie par la manche et la poussa prudemment à l'écart.

- Regarde, dit-elle et tendit à Sophie la petite lettre blanche.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Tu ne te souviens pas ? Tu as dit toi-même que je devais lui écrire !

- Mais à qui ?

- Eh bien, au Français, qui n'est même pas un Français !

- Comment ça ?

Sophie ne faisait pas preuve de beaucoup d'intérêt.

- Qu'est-ce que ça veut dire, *qui n'est même pas un Français* ?

- Ah, il vient d'Alsace.

- Mais c'est *aussi* en France !

- Tu ne veux pas lire la lettre ? Je te la montre !

Sophie lut la lettre et la rendit à Johanna :

- Ce n'est pas génial...

Johanna se rendit alors compte qu'elle s'était réjouie à propos de la lettre. Sophie avait douché son enthousiasme.

- Tu crois que je dois lui répondre ?

La voix de Johanna était devenue hésitante.

- Pourquoi tu me demandes tout le temps ? Écris-lui ou ne lui écris pas, c'est ton affaire.

- Ne sois pas aussi odieuse ! Vous autres n'avez donc pas choisi une adresse ?

- Pas moi, je n'en ai pas besoin !

Sophie avait la meilleure note en français.

- Sabine a écrit à un garçon de Paris, mais celui-là ne s'est pas encore manifesté.

Johanna réfléchit l'heure suivante si elle devait ou non répondre à Jean-Marie - ou Jeannot, comme l'appelait sa mère. Plus elle y pensait, plus elle gagnait en assurance : *je lui écris ! Même si*

*Sophie pense que ce n'est pas génial.*

Là seulement, Johanna montra la lettre à sa mère. La mère l'avait vue depuis longtemps dans la boîte aux lettres ; mais elle n'avait pas voulu voler à son enfant le plaisir de trouver une lettre personnelle et l'avait laissée dans la boîte pour que Johanna puisse l'y trouver elle-même. La mère sut alors se réjouir de la confiance que lui témoignait sa fille.

- Très bien mon enfant, réponds-lui si ça peut te faire plaisir. La maman montrait assurément plus de compréhension que Sophie ; celle-là n'était qu'une bécasse prétentieuse. Parce que son père était chirurgien, et alors ?

*Mon père m'aurait aussi emmenée à l'école en voiture, s'il avait été là !*

Johanna s'assit à sa petite table et écrivit de nouveau à Jean-Marie Haneli.

Et à nouveau la réponse arriva quelques jours plus tard. Et toujours sur du papier à petits carreaux arraché d'un cahier, encore des mots resserrés, mais cette fois il y avait écrit tout en haut : « *Chère Johanna !* » et à la fin « *Mes amitiés, Jeannot.* »

*« J'ai reçu ta lettre aujourd'hui et j'ai vu que tu maîtrises déjà très bien la langue française. Je dois t'en féliciter doublement, parce que chez vous, l'on ne parle que l'allemand. Chez nous, on ne parle pas du tout français comme tu le supposes, mais un dialecte qui découle de l'allemand. Et la plupart des villages et villes portent chez nous un nom allemand.*

*Mon seul délassément est le sport et la lecture ; je préfère les livres allemands, et mes livres sont des romans d'aventures qui parlent de tours du monde à la voile ou de courses de chiens de traîneaux en Alaska. Tu me demandes*

*si j'aime écouter de la musique; oui, mais je n'ai aucun talent pour la musique; et en ce qui concerne la collection de cartes postales et de timbres, tu dois m'excuser, cela ne m'intéresse pas du tout. Tu peux quand même m'envoyer des photos d'Altenberg et de Vienne. Je t'enverrai une photo de moi dans la prochaine lettre, pour que tu puisses mieux me connaître. »*

*Pourquoi Meisel me colle-t-il tout le temps un quatre, alors que Jeannot trouve mon français très bon ?*

Johanna était remplie de joie; maintenant à l'école, tout irait mieux. Elle parlerait à Jeannot de Meisel et aussi de Mme Haug, son professeur d'allemand; et que le vendredi suivant serait un jour de randonnée et qu'elle n'avait pas d'autre amie que Sophie, même si Sophie n'était qu'une camarade de classe, pas vraiment une amie comme elle l'aurait souhaité. Et qu'elle se disputait parfois avec sa sœur Karla, et que maman était très bien, mais qu'elle n'avait malheureusement pas beaucoup de temps, et qu'elles avaient un jardin qui s'est ensauvagé parce que personne ne s'en occupait; il y avait là des arbres fruitiers et des pissenlits qui faisaient râler le voisin parce que les graines en forme d'aigrettes blanches s'envolaient toujours chez lui et qu'il avait aussi son lot de pissenlits à arracher dans le jardin.

*« As-tu aussi des fleurs dans le jardin? Quand nous aurons notre journée de randonnée vendredi prochain, nous irons au Wienerwald et là-bas, M. Berger va nous parler des fleurs. M. Berger est notre professeur de biologie, il est très gentil. J'aime beaucoup me promener dans la forêt et contempler les arbres. Mais le Wienerwald n'est pas une forêt comme tu peux te l'imaginer. C'est une région étendue*